

Libye Antique

Tout a commencé par une offre alléchante, une offre qui donnait envie d'organiser ses vacances en fonction de la proposition de Point Afrique, avec lequel nous étions partis marcher cet hiver en Libye. "Grâce à vous, nous avons gagné tellement d'argent, tellement fait de bénéfiques que nous allons essayer d'y créer un tourisme d'été. Nous vous proposons une semaine de séjour début Août, avec quatre formules au prix coûtant : nous vous offrons le vol et nous nous occupons des visas". Parmi ces formules, il y avait une "randonnée pédestre et culturelle entre mer et montagne", une "visite en autocar des sites archéologiques de la Libye antique" avec guide et déjeuners compris, la même chose en voiture individuelle avec chauffeur au départ de Tripoli et d'Apollonia (sans guide ni repas de midi), avec une liaison en avion soit trois jours en Tripolitaine et trois jours en Cyrénaïque.

Début Août, il fait trop chaud pour marcher ; l'intérêt de la côte libyenne, c'est avant tout ses villes gréco-romaines et moins il y a de monde dans un groupe, plus il est mobile. Nous avons donc choisi la troisième formule pensant visiter les sites le plus tôt possible dans la journée et, qu'au bord de la mer, on peut toujours se rafraîchir. Les hôtels et les repas du soir étant fixés, il ne restait plus qu'à programmer nos journées, avec un véhicule pour deux et un chauffeur à notre disposition.

Lundi 1er Août

Nous voici donc à Marignane, rendez-vous à 8 h 15 pour un décollage deux heures plus tard. L'avion qui vient de Paris a deux heures de retard qui finalement feront trois. En attendant dans l'aéroport, nous constatons que c'est une date de grands départs vers l'Algérie et aussi de grande pagaille - tous les avions sont reportés - à laquelle vient s'ajouter une grève intempestive des manutentionnaires de bagages ! A 14 h nous nous installons dans un avion vide ; ceux de Paris arrivent peu après par une liaison spéciale qui remplace leur vol défectueux. Le temps de transférer leurs bagages, nous décollons à 15 h 15 soit cinq heures plus tard que prévu. Vol sur Benghazi où nous arrivons à 17 h 45.

Ce n'est qu'un transit et nous devrions repartir pour Tripoli, mais les ennuis perdurent. Tous ceux qui continuent en avion passent aux visas en priorité, mais tous les billets ne sont pas prêts. Et il y a quelques bagages perdus, les uns retrouvés, les autres toujours à Marseille. Nous n'avons pas de bagages en soute, juste un petit sac de 5 kg sur le dos, mais aucun billet à nos noms et l'avion pour Tripoli s'envole. Les agents de Point Afrique sont débordés et semblent s'agiter dans le vide. Mon moral tombe au plus bas. Nous sommes 24 dans ce cas et je nous vois passant la nuit à Benghazi et perdant la journée de demain dans les transferts. Mais on nous promet un avion à 21 h. A l'heure dite, il ne se passe rien - toujours pas de billets - alors que tout s'agit de plus en plus vite autour de nous. Des libyens font enregistrer bagages et colis avec force vociférations et passent en salle d'attente alors que nous restons plantés au milieu. Vers 21 h 30 tout s'arrange ; quelqu'un tient nos billets à la main. Le temps de recopier les noms sur une mauvaise feuille de papier, (mais pourquoi faire ?) les bagages sont enregistrés. Nous recevons une carte d'embarquement, passons les portiques de détection qui sonnent à tout va dans l'indifférence générale, prenons une navette et nous retrouvons assis dans un Boeing 737 un peu vieillot et bourré à craquer. Il décolle vers 23 h, si bien que nous avons encore attendu cinq heures durant. L'avion est très climatisé, ou mal pressurisé (la question est d'actualité, depuis que tous les passagers d'un vol chypriote ont terminé congelés) et nous finissons par avoir froid ; on nous sert un petit café de rien du tout.

Arrivés à minuit, notre correspondant, Yann, s'occupe efficacement de tout. Un grand car moderne pour les uns, des voitures avec chauffeurs pour les autres et droit à l'hôtel. Nous avons hérité de Younis qui conduit une Mitsubishi climatisée, première bonne surprise. Par contre il ne parle pas un mot d'anglais, de français ni d'une langue compréhensible par nous ; il doit

penser de même, car il ne saisit rien d'autre que quelques signes. L'hôtel aussi a belle allure, surtout son hall et ses vastes banquettes, et seconde bonne surprise, les chambres sont climatisées ; je n'en espérais pas tant. Un repas nous attend ; il est 2 h du matin quand nous montons nous coucher. Rendez-vous demain 8 h, difficile de faire plus tôt.

Mardi 2 Août

Après le petit déjeuner, nous croyions partir vers 9 h pour Sabratha, l'une des trois villes puniques puis romaines de Tripolitaine. C'est à 60 km, deux fois moins loin que Leptis Magna, nous y serons donc plus tôt, même s'il n'est plus question d'éviter les grosses chaleurs. C'est également le but du groupe en autocar, mais le site est assez vaste pour accueillir tout le monde.

Yann fait grise mine. Son correspondant libyen, encadré de deux policiers, vient de lui signifier que tout le monde, autocars et voitures, doit partir en convois, c'est à dire tous ensemble, pour Sabratha, en compagnie des deux pandores qui ne nous lâcherons pas d'une semelle. Décision brusque et unilatérale contraire à tout ce qui était prévu et qui rend peu utiles les voitures individuelles. Têtes de ceux qui voulaient rester à Tripoli ou aller ailleurs. Les gens du car sont déjà dedans et se demandent ce qu'ils attendent. Tractations, explications, tergiversations et compromis ; vers 10 h nous partons tous ensemble pour Sabratha, mais sans convois et avec les flics. D'ailleurs il s'avérera que tous nos chauffeurs sont de la police ; on ne va pas en plus leur demander de parler anglais ! Impossible de savoir s'ils sont là pour nous surveiller, pour nous protéger - la peur des récents attentats égyptiens - ou simplement pour se faire de la gratte.

Par contre, il est clair qu'ils aiment bien conduire vite et se faufiler. Le car est vite semé et sur cette fausse autoroute à deux voies, on roule souvent sur trois files. Dans les agglomérations elle est bordée de sempiternelles maisons basses, peintes en blanc avec des volets verts et une porte de même couleur qui donne sur une boutique dont le contenu est déballé sur la chaussée. Et hors agglomération, c'est une accumulation de sacs plastique, de pneus éclatés, de gravats, de décharges devant une campagne poussiéreuse. Les palmiers, les eucalyptus, les pins et les oliviers viennent mettre un peu de couleur dans cette campagne pauvre qui semble à l'abandon ; les champs sont ras, la terre brûlée et tout animal absent. Bref la route n'a rien de plaisant.

Arrivés à la grille du site, aucun véhicule. Il suffit de payer 3 dinars (2 euros) pour l'entrée, plus 3 dinars pour les musées puniques et romains, plus 5 dinars (20 fr.) si l'on veut photographier. Sabratha est à nous, enfin à ceux qui comme moi se précipitent dans le théâtre remis presque à neuf par les italiens avant guerre, du temps de leurs rêves coloniaux. Ils ne faisaient que restaurer ce qu'ils avaient construit 19 siècles plus tôt, lors de leur première conquête du pays sur les carthaginois. Ils y étaient restés plus longtemps, presque cinq siècles, et avaient donc eu le temps d'en faire plus. Le théâtre avec son mur de scène de trois étages, garni de colonnettes encadrant des niches qui abritaient les statues des dieux, est unique ; il fait penser à la bibliothèque d'Ephèse. Les bas reliefs sous la scène et devant le coeur ont été remis en place. Parmi eux, les masques de comédie et les trois grâces se tenant par l'épaule sont pour moi les plus beaux. Deux élégants dauphins masquent les escaliers qui permettent de monter sur scène. Un passage étroit, en plein milieu du mur, débouche sur la ville en contrebas et laisse voir la mer. C'est tout simplement prodigieux et la visite ne pouvait mieux commencer.

La suite est intéressante, car chaque maison ou presque a été déblayée et les plus somptueuses laissent voir des fragments de mosaïques, avec des motifs géométriques ou stylisés. Au delà de "la grande route côtière Carthage - Alexandrie", il y a les emplacements des anciens monuments comme des basiliques - lieux couverts d'administration publique - qui n'ont pas encore été converties en églises chrétiennes, des thermes en bord de mer, un temple au sommet d'une élévation qui domine le forum. Tous ont gardé quelques colonnes sans doute redressées récemment, en tout cas après les tremblements de terre du IV-ème siècle.

L'autre monument remarquable de Sabratha est un monument funéraire punique, élevé à la mémoire d'un chasseur. Il se dresse sur un imposant socle comme une colonne d'une dizaine de mètres, de section triangulaire aux faces incurvées. Au pied de chaque arête figure un lion et à

la base des faces, une scène de chasse plus ou moins érodée. En dehors de ce monument, il ne reste rien de l'occupation carthaginoise qui a elle aussi duré cinq siècles. J'espérais en voir quelques vestiges au musée punique, mais il s'avère fermé pour toute la journée !

Reste le musée romain que cinq gardiens attablés à l'ombre veulent bien nous ouvrir au vu des billets. Une grande salle contient une gigantesque mosaïque byzantine. Elle représente des oiseaux répartis dans un espace cloisonné par une treille. Selon Claude Sintes (*La Libye Antique*, Gallimard 2004), c'est une métaphore chrétienne : une perdrix en cage (l'âme prisonnière du corps) atteinte par la connaissance (le Christ) se déploie comme un paon majestueux, qui occupe toute la partie supérieure. Un balcon en étage permet de dominer le tapis et d'en comprendre la symbolique. Une autre partie du bâtiment est également accessible et contient d'autres mosaïques plus petites et très fines, avec des scènes touchantes - une esclave nue, à la vente sur un char, tenue par son maître qui lui applique sa lance sur les côtes, un taureau blanc furieux qui fonce sur ses victimes agenouillées dans l'arène, de belles déesses assises sur des centaures.

Retour à l'entrée vers 13 h 30 ; maintenant la chaleur est vraiment pénible. Nos chauffeurs ont décidé que nous devons aller manger là où allait le car, qui est déjà parti. Pourquoi pas. Mais le doute s'installe quand on voit qu'il n'y est pas. Qu'à cela ne tienne, c'est climatisé et le serveur nous apporte une grande bouteille d'eau fraîche, avant la soupe pimentée, la salade et les côtelettes de mouton. A 15 h, quand nous avons fini, le bus arrive et nous repartons sans attendre pour Tripoli. A l'arrivée, nous donnons rendez-vous à Younis à 18 h pour aller en ville.

Il est à l'heure et nous dépose devant la citadelle, mais il insiste pour nous accompagner et d'ailleurs il nous suit dans les souks. Pas grand chose à dire de ces ruelles dans la Médina, souvent couvertes, sinon qu'elles sont propres. Elles fourmillent de gens à cette heure et sont encombrées de marchandises souvent identiques - des dizaines de boutiques de bijoux en or, de bagages, de djellabas pour hommes, de tissus, quelques commerces d'épices et très peu d'artisanat pour touristes. D'ailleurs, il n'y en a pas, hormis ceux de notre groupe que l'on croise au hasard, et cette rareté ne déclenche aucune convoitise parmi les vendeurs. Personne ne nous aborde pour nous faire l'article, même quand on demande le prix d'un bracelet en ivoire ou d'un collier en corail. Toujours sous la surveillance muette de notre chauffeur, nous n'avons pas pu nous arrêter pour boire un verre à une terrasse sympathique et nous retournons au parking où la voiture est coincée. Personne ne s'énerve, mais une demi-heure plus tard, après avoir poussé le gêneur avec l'aide de passants, nous retournons à l'hôtel. Rendez-vous demain 8 h car, paraît-il, nous pourrions circuler librement.

Mercredi 3 Août

Aujourd'hui visite de Leptis Magna, grande ville romaine, elle aussi conquise sur les carthaginois, qui a compté jusqu'à 100 000 habitants. Plus tard elle a donné un empereur à Rome, Septime Severe, au II-ème siècle de notre ère. Le car y va aussi, mais il est déjà parti, car il y a deux heures de route vers l'est. Nous sommes donc libres, mais Younis veut rouler avec son collègue, ou supérieur, qui heureusement va au même endroit.

La route suit longuement le bord de mer et c'est de ce côté que se trouvent les plages de Tripoli. C'est une suite d'établissements privés avec des cabines en palme ou en natte entre un parking et la mer. De l'autre côté de la route des échoppes de bouées multicolores et de canards gonflables se succèdent. La suite ressemble à une décharge en pointillé, comme dans la direction opposée.

A 10 h nous sommes sur place. Les billets sont toujours à 3 dinars et 5 pour l'appareil photo ; le musée est fermé. Une première avenue rectiligne amène à l'Arc de triomphe de Septime Severe qu'il s'est fait construire dans la foulée des embellissements de sa ville natale. Ce favoritisme, que l'on reproche à nos hommes politiques, ne date pas d'hier et notre empereur en est le meilleur exemple ; fils de paysan doué pour les études, il s'élève au rang de juriste puis de gouverneur en Hongrie avant de devenir empereur ; voilà de l'ascension sociale ! Ce sont plus que des largesses qu'il a octroyées à sa ville : il a détourné une rivière pour faire de son lit

l'artère principale, décorée de colonnes, qui mène au port, construit une fontaine monumentale sur son bord - la Nymphée -, dessiné un nouveau forum encerclé d'arcades frappées de têtes de gentilles gorgones qui ressemblent à des soleils, construit une basilique monumentale somptueusement décorée. Le port, aujourd'hui ensablé, fut agrandi et équipé de quais, d'un phare et de nombreux entrepôts. A côté, l'ancien forum, sa basilique judiciaire et sa curie font petits, tant l'empereur a fait dans le gigantesque, même pour une aussi grande ville à son apogée.

Au bout de quatre heures de marche, par 40 degrés au moins, nous n'en pouvons plus et nous nous affalons à la buvette de l'entrée après avoir commandé une grande bouteille d'eau fraîche. Hors l'enceinte de la ville, il reste un grand amphithéâtre à voir. Il faut convaincre Younis de nous y amener et surtout qu'il en a le droit. Après appel sur son téléphone portable, il accepte de nous y conduire ; c'est à 1 km à peine. Nouveau guichet, nouveaux billets, mais je renonce aux photos. Le vaste cirque est presque entièrement niché dans une cuvette naturelle et donne sur la plage. J'imagine les foules qui venaient autrefois par le port pour assister aux combats de gladiateurs et autres dégustations de chrétiens, particulièrement nombreux à l'époque.

Retour à Tripoli dans la voiture heureusement climatisée puis bain sur la plage devant l'hôtel, avec l'autorisation d'un policier qui nous demande où nous allons. L'accès est gratuit, mais les tables et chaises sont payant (3 dinars), même si l'on consomme à la buvette située dans un pavillon sur pilotis. L'eau est sablonneuse mais propre et il n'y flotte que quelques algues vertes. Des petits enfants se baignent, y compris quelques fillettes en pantalon et tee-shirt long. A l'adolescence elles se retrouveront vêtues de la tête aux pieds et privées de toute liberté, car même voilées, il y a très peu de femmes dans les rues et aucunes sur la plage. Quant aux pères, ils jouent à la gymnastique, pompes, abdominaux et médecine ball ; ils en ont besoin.

Jeudi 4 Août

Matinée au musée ou en ville et à midi, en voiture pour l'aéroport. Nous arrivons à 8 h 30, mais le musée n'ouvre qu'à 9 h. Comme il est dans la forteresse à l'angle de la médina, et donc à l'entrée du souk, nous allons prendre un café (turc) à la terrasse repérée la veille. Au lieu de profiter de la fraîcheur matinale, la plupart des boutiques sont fermées et les autres déballet mollement.

Le musée est assez moderne, plus que le Bardo de Tunis et fait beaucoup moins "supermarché de la mosaïque". Il y en a néanmoins de très belles - scènes de pêche, y compris à la ligne, et décors de maisons patriciennes - mais aussi de nombreuses statues grecques ou romaines. Une Arthemis dans le style d'Ephèse nous montre ses multiples mamelles et quelques têtes puniques semblent de facture naïve en comparaison des formes parfaites des visages gréco-latins. Au rayon numismatique - toujours aussi ennuyeux - j'apprends qu'un talent vaut 6000 drachmes, mais comme il y a trois systèmes de poids, j'en déduis que tout était déjà fait pour embrouiller les comptes. Le troisième étage est dédié aux périodes musulmanes, mais il n'y a pas grand chose à voir et les scènes ethnographiques montrant la vie traditionnelle font vieilles. Une photo de la Kaaba avec des milliers de gens agenouillés et une autre de Khadafi défiant le soleil du regard avec ses Ray Ban années soixante me renvoient à la Libye antique. Dans le hall d'entrée, traîne une vieille coccinelle turquoise qui a servi au raïs de véhicule de propagande avant sa révolution. Finalement, il est toujours là.

Vol sans histoire de 14 h à 15 h au dessus du golfe de Syrte et retour à Benghazi. Là nous attendons les voitures et ce n'est qu'à 18 h que nous partons en convoi pour Apollonia. Nous héritons d'une Hundaï climatisée et de Suleiman qui tient le volant d'une main et son téléphone portable de l'autre. Dès que "ça passe" il appelle les autres chauffeurs, qui s'arrêtent quand ils veulent et se moquent de leurs passagers comme d'une guigne. Le paysage semble plus aride qu'en Tripolitaine, plus vallonné, très méditerranéen. Nous arrivons de nuit dans un hôtel qu'on nous a décrit comme luxueux. Les chambres sont effectivement plus vastes, mieux meublées, avec une plus grande salle de bain, mais la climatisation est bruyante, au point que je préfère l'arrêter la nuit. Il est vrai qu'on y mange mieux et avec plus de choix.

Vendredi 5 Août

Petit briefing pour ne rien dire et Delphine, l'archéologue reconvertie en organisatrice, a une voix si douce que l'on n'entend rien. Départ à 9 h pour Cyrène, la ville antique qui a donné son nom à la région, située à une vingtaine de kilomètres. Mais Suleiman ne sait pas où c'est ! Il suit un autre chauffeur qui l'aiguille sur une mauvaise route avant de se renseigner au contrôle de police, qui au moins sert à quelque chose.

La route monte jusqu'à une grande boucle qui enserme une aire de jeux pour enfants, loin de tout et sans la moindre ombre. Elle est encore inachevée, bien que pleine de portiques multicolores, et déserte à cette heure. Mais au retour dans l'après midi, elle sera pleine d'animation en ce jour de repos pour les musulmans. A la sortie de la boucle, nous prenons à droite la route qui longe de nombreuses tombes creusées dans la roche, à la façon des tombes lyciennes du sud de la Turquie, et brusquement on se sent proche de la civilisation grecque. Peu après nous passons devant une entrée du site et, trop content d'avoir trouvé Cyrène, nous plantons là le chauffeur.

Nous n'avons pas vraiment de plan, juste un dessin qui reconstitue, comme elle devait être, la zone du monumental temple d'Apollon et du théâtre qui lui fait suite, ce qui correspond à la partie basse, et un plan archéologique, sans orientation ni échelle de la partie haute de la cité. Peu à peu je comprends que ces grosses colonnes posées sur ce socle massif qui contient un fatras de cailloux, de ronces et d'arbustes, c'est ce qui reste du temple d'Apollon. Entre l'élévation et la réalité l'écart est saisissant. Cette zone contient aussi les thermes romains ajoutés par la suite, car il y a une source "inépuisable" qui jaillit dans une grotte au dessus du sanctuaire et qui alimentait fontaines et bassins. Malheureusement ces jeux d'eau n'ont pas été remis en service, alors que la source coule toujours ; les deux lions restent la bouche ouverte au dessus de leur vasque et les bains sont vides.

Ce qui donne un charme fou à ce sanctuaire, c'est qu'il est à la fois massif et encombré de nombreux temples secondaires sur une aire trop petite, et qu'il donne sur le vide. Le plateau sur lequel il est bâti est très étroit et bordé par une falaise plongeante qui surplombe une campagne vallonnée. La mer, à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau, clôture le tout d'un trait bleu rectiligne. Le théâtre, la scène étant elle aussi adossée au vide, offrait au spectateur une vue alternative.

Mais tout cela sent le sanctuaire ; ce n'est pas la ville où les gens vivent; une large chaussée pavée permet de gagner la partie haute, tout en longeant des grottes naturelles ou agrandies qui ont dû servir de tout temps. Cinq cent mètres séparent les deux zones, mais comme mes deux plans ne sont pas reliés, je ne sais où me situer. Peu à peu tout s'éclaire et je me retrouve sur l'agora devant le monument dédié aux fondateurs venus de Santorin pour fuir la sécheresse. Il y reste quatre très belles statues sans tête, comme la plupart des celles de Cyrène (elles sont au musée). J'ai trouvé particulièrement remarquable, la maison d'un grand prêtre d'Apollon (Jason Magnus) avec de nombreuses mosaïques et un pavement de terrasse aux motifs géométriques en pierres dures venues du monde entier, plusieurs petits théâtres et un gigantesque gymnasium aux colonnes intérieures bien conservées, dans lequel Hadrien a fait construire un petit temple qui lui est dédié.

La troisième partie de la cité, je la découvre pratiquement par hasard. C'est Delphine qui en partant m'a dit de ne pas rater le temple de Zeus en dehors de la ville haute et basse. Mais impossible de demander au chauffeur de nous y mener. Heureusement nous croisons, à la buvette devant l'entrée, trois suissesses qui y sont déjà allées et leur chauffeur explique au nôtre le chemin. Ce n'est pas loin, mais il faut traverser le village dont le muezzin nous a longuement déversé son prêche à l'heure de la prière, grâce aux hauts parleurs de sa mosquée. Par un portillon tournant on rentre dans une ferme sous les yeux d'une vache qui aimerait bien sortir. Le temple grec le plus grand du continent Africain est devant nos yeux, plus impressionnant que tout autre. Les fûts de colonnes sont si gros qu'ils cacheraient n'importe quel taureau ; les blocs de pierre formant l'autel sont si hauts qu'il est difficile de les escalader. Toujours

curieuses, les chèvres sont venues voir qui nous étions et le paysan qui les regroupe ne prête pas plus attention à ce monument qui encombre ses terres qu'à nous qui repartons discrètement.

Revenus à Apollonia, nous allons nous baigner et le seul coin de sable est dans le site antique. Il suffit d'agiter sa serviette de bain pour éviter de payer et comme c'est vendredi, les libyens ne se donnent même pas cette peine. En longeant les ruines le long du bord de l'eau, on voit les traces en creux des rochers débités. Ils ont servis sur place, mais ces blocs taillés retournent à la mer car le port antique s'enfonce dans l'eau - de 4 mètres depuis le début de notre ère - et les îlots que l'on voit en face étaient autrefois liés et constituaient une digue naturelle. Inexorablement la ville sombre avec la plaque africaine qui plonge sous la plaque européenne et le site d'Apollonia est voué à disparaître.

Deux houles croisées, l'une venant du large et l'autre passant entre les îlots, ont accumulé un sable gris et fin en un endroit très précis, mais également bon nombre de détritiques que personne ne ramasse jamais. Néanmoins l'eau est propre et les rouleaux croisés amusants. Plus encore, le spectacle offert par les jeunes baigneuses occidentales aux adolescents libyens. Conscientes de la convoitise dont elles sont l'objet, elles se couvrent en plus de leur maillot de bain de robes moulantes ou de paréos qui rajoutent un effet "tee-shirt mouillé" des plus évocateurs. L'attraction n'en est que plus grande, comme la fascination des jeunes mâles au regard rivé vers ces sirènes.

Samedi 6 Août

Il ne nous reste que deux jours ; il faut donc regrouper les centres d'intérêt situés de part et d'autre d'Apollonia. Aujourd'hui, virée à l'est où il n'y a qu'une petite ville dotée d'un souk et deux belles basiliques chrétiennes à El Lathrûn. Comme tout le monde s'est plaint de la méconnaissance des lieux par les chauffeurs, nous devons écrire notre programme sur un papier que le guide libyen traduit en arabe, et fort de cette feuille de route, notre Suleiman doit tout trouver. J'ai inscrit le musée de Cyrène (fermé hier Vendredi) avant les basiliques et la petite ville. Le traducteur m'ayant mentionné que le souk n'ouvrait qu'en fin d'après-midi, nous renonçons à la ville.

Dûment chapitré, notre chauffeur finit par trouver le musée, non loin du temple de Zeus, et nous demande à quelle heure il doit nous reprendre. Sur sa montre à aiguilles, je lui indique deux heures plus tard et il disparaît. Nous sommes dans une pinède en rase campagne, et je prends peur en m'apercevant que le musée est fermé. Mais le gardien habite à côté et ne tarde pas à venir. Dans ce grand hangar il y a beaucoup de statues ou simplement leurs têtes qui ont été préservées des vols. A commencer par celle de Zeus qui a un sourire énigmatique auquel répond l'air austère d'Hadrien. Les femmes ne sont pas en reste et Persephone l'emporte sur la classique Leda et les sempiternelles 3-grâces, ces playmates du monde antique. Mais les statues les plus étranges sont ces faces voilées, symboliques de la mort, ou ces bustes au visage non sculpté, comme une image surréaliste, tant la mort semble signifier la simple disparition des traits. Tel ce couple allongé sur le couvercle de leur sarcophage, aux corps parfaitement drapés, mais aux visages striés au point de les rendre inidentifiables.

Souleiman a parfaitement trouvé le village d'Al Lathrûn. Pour le site, il a dû se renseigner, tant il est bien caché, en bordure de falaises, derrière un mur peint en violet ! Surplombant la mer d'un bleu intense, avec de gros rochers en contrebas découpés en tranches jaunes, blanches et brique, se trouvent les ruines de deux églises et des dizaines de tombes creusées dans la falaise. Ce qui surprend en dehors de l'incongruité de ces édifices - qui sous entendent une importante communauté chrétienne, c'est la qualité des matériaux employés : dallages et colonnes en marbre bleuté, plaques finement gravées, entre les colonnes. Pas de plan cruciforme, juste quelques croix gravées et des baptistères montrent à qui ces murs sont dédiés.

De retour vers Apollonia, nous aimerions improviser et aller au bout du cap Ras al Hillal, visible de la route, mais ce n'est pas dans notre programme traduit. Heureusement "stop" est un mot universel et nous réclamons une promenade à pied pour chercher l'emplacement d'une autre

basilique mentionnée dans les guides. Nous n'avons rien trouvé, que la route qui va vers le phare au bout du cap, et nous n'insistons pas. Finalement, Souleiman a eu une journée plutôt courte, puisque nous sommes de retour avant 14 h.

La ville actuelle d'Apollonia ne ressemble à rien ; elle est défigurée d'une part par le monstrueux hôtel où nous logeons - un gros pavé maronnasse de sept étages - et une antenne pylône rouge et blanche deux fois plus haute. Le reste ne permet pas de rehausser le niveau ; de petites maisons basses, mal finies le long de rues trop larges, écrasées de soleil, sans le moindre palmier. La bande de terre qui sépare les deux voies de l'artère principale est jonchée de détritus. Elle mène au futur port en cours de construction. Les travaux progressent, même s'il n'y a pas plus de bateau de pêche que de pêcheur. Le seul que j'ai croisé se débattait avec de l'eau jusqu'aux cuisses dans un chenal d'écoulement d'eau de mer qui entrainait à 100 mètres environ entre des rochers et en ressortait juste à l'ouest du port. Nanti d'une grosse chambre à air de camion qui supportait une bassine, l'homme déroulait le filet qu'elle contenait, tout en traversant le chenal et en poussant son pneu, forme la plus rudimentaire d'embarcation. Auparavant, il avait déposé en aval un autre filet que le courant assez fort à ce moment là, entraînait vers la sortie. Je l'ai vu lutter pendant vingt minutes avec son jeune fils pour relever et récupérer son filet. Il ne contenait, outre quelques cailloux et pas mal d'herbes, que quatre sardines, dont une lui a glissé des mains.

Après, nous sommes allés visiter le site, en payant cette fois-ci notre dû. Les gardiens y comptaient bien, mais ils ont oublié le ticket photo. Le port de Cyrène n'est devenu une cité indépendante et fortifiée que tardivement, avec le déclin de sa ville mère et le développement du commerce maritime (II-ème siècle avant notre ère). Les bâtiments que l'on reconnaît aujourd'hui sont le plus souvent romains et même tardifs, car ils datent de l'époque byzantine. Ce que les italiens ont baptisé "Palais du Dux" pour désigner la résidence princière ressemble à un gros monastère. Ne font authentiquement grecques que les colonnes de la basilique orientale en marbre strié longitudinalement et le théâtre antique situé hors les murs qui leur est sans doute antérieur. Comme à Cyrène, tourné face à la mer, il utilise au mieux le relief et un gros palmier a poussé au bord de la scène, ce qui lui donne un aspect vivant.

Dimanche 7 Août

A l'ouest d'Apollonia, il y a principalement deux choses à voir, le site de Qsar Lybia et la ville antique de Ptolémaïs qui, située à 130 km au bord de l'eau, est à deux heures de voiture. Il n'y a malheureusement pas de route le long du bord de mer et celle de l'intérieur passe par Olbia, petite ville agricole située tout près du Qsar. La forteresse musulmane utilise pour son enceinte un mur d'une basilique chrétienne du V-ème siècle, et à quelques centaines de mètres se trouve une autre basilique actuellement à l'état de ruine. C'est d'elle que proviennent cinquante "tableaux" qui composaient une unique mosaïque aujourd'hui évidée de ses illustrations. Elles sont carrées, de 70 cm de côté environ et exposées au mur d'une grande salle. Ce n'est pas de la mosaïque très fine, au contraire, mais les figures ont petit un petit air naïf et les légendes en tesselles noires sont en grec. Bien qu'elles proviennent d'un édifice chrétien, il n'y a rien de religieux, si ce n'est quatre déesses associées à des fleuves d'orient. Beaucoup d'animaux, des monstres, des "scènes du Nil" (lotus et poissons), mais aucun Christ, pas de croix ni de martyrs, de chrétiens dévorés par les lions ; une religion tranquille et pastorale, avec en prime le phare d'Alexandrie et une vue de la porte de la ville, rebaptisée Theodorias du nom de la femme de l'empereur Justinien qui a fait construire ces églises.

Ensuite notre chauffeur nous mène à Ptolémaïs par une route en cul de sac qui rejoint la mer, mais il s'arrête devant un mausolée berbère isolé dans des parcelles défendues par des haies de piquants et de barbelés contre les chèvres cantonnées dans un enclos. Ce n'est évidemment pas le site cherché et pour convaincre Souleiman, je lui montre le plan de la cité en évoquant ses dimensions ; l'enceinte presque carrée fait presque un km de côté. Il suffit de traverser le village, dans lequel il y a beaucoup de maisons à l'abandon, pour trouver l'entrée du site, où plutôt le guichet, le musée et la buvette qui sont abrités sous un épais bosquet d'eucalyptus.

L'entrée est 300 mètres plus loin, après avoir traversé une zone désertique en plein soleil ; il est 12 h 30 et les 40 degrés sont largement atteints. L'ancien guichet à l'abandon permet de se repérer. Pas pour longtemps, car notre plan archéologique ne fait pas la distinction entre ce qui est bien visible - par exemple les thermes ou le palais aux colonnes - de ce qui reste à dégager - le théâtre byzantin. Quant aux "Tetrapylon", ou la "Aula Dorique", je me demande si je n'ai pas marché dessus par inadvertance. Ce qu'on ne peut pas manquer à Ptolémaïs, ce sont les citernes proportionnées à la taille de la ville, car il n'y avait pas de puits et l'eau était acheminée par un aqueduc - dont aucune trace n'est mentionnée - et stockée sur place. On les visite de l'intérieur grâce à des escaliers qui mènent sous une vaste terrasse, révélant un jeu de galeries voûtées qui sont éclairées par des regards donnant sur la terrasse. Malgré la grosse chaleur, et dix minutes de marche sans la moindre ombre, nous gagnons la porte ouest, visible de loin mais sans grand intérêt. Retour par la basilique occidentale, parsemée de bouses odoriférantes, et une maison autrefois couverte de belles mosaïques aujourd'hui très dégradées. Il n'y a rien pour les protéger, ne serait-ce que des vaches et des visiteurs ; il faut dire qu'il y en a peu.

Retour au guichet et surtout à la buvette où une grande bouteille d'eau fraîche s'avère tout juste suffisante pour nous remettre d'aplomb. Notre chauffeur fait la gueule car il trouve que nous avons trop traîné. En fait, il doit avoir pris rendez-vous sur la base des horaires d'hier. Pourtant il n'est que 15 h quand nous repartons et deux heures de plus à Apollonia où il nous ramène à fond la caisse. Un dernier petit bain dans l'avant port antique achève ce séjour essentiellement archéologique.

Demain, nous repartons à 9 h pour Benghazi, ou plutôt son aéroport, car nous ne traversons même pas la ville. Comme l'avion n'avait qu'une heure de retard nous sommes arrivés à Marseille vers 18 h, après avoir survolé l'île de Pantelleria, le Cap Bon en Tunisie, Cagliari et le golfe d'Orosei en Sardaigne.

Alain G.

Août 2005